

Lettre Préface de Pierre Emmanuel
de l'Académie Française

Chère Madame

Vos poèmes me ramènent à mon adolescence béarnaise, au temps où je lisais cette Rosemonde Girard que vous chantiez si bien, et Pierre de Nolhac, et tant d'autres poètes qui, comme vous, possédaient un art si juste du vers, hérité de leur ancêtre commun, Alphonse de Lamartine. Dans l'hiver de l'âge, vous gardez encore la fraîcheur de vos jeunes années. C'est qu'une grande nostalgie vous soutient, grande, oui, mais douce et sans amertume, celle d'un amour que le souvenir maintient toujours vivant. Celle, aussi, des paysages de cet amour, de "la maison morte" si précisément décrite que je crois la voir sur l'un de nos coteaux du Béarn. A cette nostalgie rien ne convient mieux que l'alexandrin: mais votre sens du rythme vous suggère d'autres

Musiques, plus légères, plus proches de cette jeunesse -
en vous que vous garderez jusqu'à la fin, et qui,
parfois, se mettrait bien à danser ou à jouer à
la marelle. J'aime leur humour, celui du Caillon
par exemple : vous devriez, je pense, leur donner
plus d'occasions de se faire entendre, et à cet humour
de s'exercer.

Mais je sens bien, et je comprends, que vous
tenez à peindre l'horizon de votre beau soir
de toutes les couleurs et des feux profonds de la
mémoire. Et sans doute est-ce par cette évocation,
où bien des lecteurs retrouveront des reflets de
leur passé, que votre poésie touchera le plus les
âmes, vieilles et sensibles. Soyez sûrs qu'elles en
seront émuës comme je le suis.

À vous (mon amour)

Jeunes amours

Un ciel tout d'azur ! Nous sommes heureux !
Je n'ai que quinze ans, j'adore la vie !
Encore quelques mois pour qu'on se marie...
Et quand nous mourrons, nous mourrons très vieux !

Donne-moi la main et marchons ensemble !
Je suis là, j'entends et je t'obéis.
La terre aujourd'hui est un Paradis
Et ce mois de mai à l'Eden ressemble !

Donne-moi la main et restons ensemble !
Alors contre toi je m'appuie un peu
Je sens ta caresse au bord de mes yeux
Un premier amour ça n'ose et ça tremble.

L'allée de lauriers dont l'air frais balance
Tant de rameaux verts quand je viens chez toi
Je le hume, le respire et le bois
Il gonfle mes seins de sa jouissance.

Me jugerait-on superficielle
D'aimer les velours, les soies, les rubans,
Les robes froufrou pleines de volants
Mais c'est pour que tu me trouves très belle

Tu vas remarquer au prochain mois d'Août
mon ombrelle rose et ma capeline
Tu voudras presser en tes bras jaloux
Ma taille roulée en des mousselines

Je mettrai, dès que Novembre éteint la
Marguerite blanche et la scabieuse,
Ma petite toque en vrai chinchila
Manchon assorti pour mes mains frileuses !

Un ciel tout d'amour ! Nous sommes heureux
Je n'ai que quinze ans, j'adore la vie
Encore quelques mois pour qu'on se marie
Et quand nous mourrons, nous mourrons très vieux.

Brusquement la guerre et son bruit d'airain !
Des fleuves de sang vont noyer le monde
Puisque nous allons la main dans la main
Ce n'est pas pour nous que le canon gronde.

Il y a longtemps que cela se fit.
Et je n'entends plus ce « marchons ensemble »
Toutes mes pensées en toi se rassemblent
Mais... tu n'es pas mort... puisque je t'écris !